



M. STAMBOULOF, EX-PREMIER MINISTRE DE BULGARIE ASSASSINÉ

LE MEURTRE DE M. STAMBOULOF

L'ancien régent et dictateur de la Bulgarie vient d'être atteint par le sort qui lui était prédit depuis plusieurs années, au temps même de sa toute-puissance. Le 15 juillet au soir, comme il sortait l'Union-Club, de Sofia, en compagnie de son ami Petkof, l'ancien maire de la ville, trois jeunes gens ont fait l'assaut de sa voiture avec une audace incroyable, et, avant que M. Petkof ait pu intervenir, M. Stamboulof tombait criblé de coups. L'un des assaillants lui tranchait la main droite avec le *handjar* turc, dont il était armé. Un autre blessait grièvement M. Stamboulof à la tête, puis à la poitrine. Enfin, une balle de revolver achevait de l'abattre, et les meurtriers, jetant leurs armes, s'enfuyaient avant que les quelques personnes et agents de police accourus au bruit fussent revenus de leur surprise.

L'ancien premier ministre était si affreusement mutilé qu'il a fallu, à peine transporté chez lui, lui faire l'amputation des poignets, sans attendre qu'il eût repris ses sens. C'est seulement le lendemain matin qu'il a pu se rendre compte de son état et répondre à quelques questions du juge instructeur.

Il dit avoir reconnu deux de ses assaillants, anciens émigrés bulgares, russo-philés, rentrés à Sofia après la chute de Stamboulof.

Si l'accusation de M. Stamboulof est reconnue juste, le soupçon se trouvera confirmé que l'ancien dictateur a succombé à la vengeance des nombreux ennemis que lui avait faits son extrême rigueur.

Le modèle de la charité, c'est le dévouement de Jésus-Christ donnant son Sang pour la vie du monde.—Mgr BAUNARD.

Les réconciliations ont un intérêt tout spécial et qu'il faut savoir apprécier. Ce sont des rechutes légères dont on revient complètement guéri.—HENRY BECQUE.

L'INNOCENT DE SAINT-PAIR (*)



Vous conduis à Saint-Pair par une bien triste journée d'hiver, mais que voulez-vous, je suis ainsi fait, je veux tout comparer, tout voir.

Connaissant St-Pair pour l'avoir habité pendant la saison d'été, je crus assez original d'aller le visiter par une jour-

née d'hiver.

J'étais donc descendu par la grève pour admirer les villas coquettement assises sur le sable, je marchais, le nez en l'air, regardant mélancoliquement ces charmantes habitations d'été, toutes couvertes de givre, sombres, sans vie, écrasées et gelant de froid sous leur lourd manteau de neige.

J'appelai de tous mes vœux les jours d'été et leur radieux soleil, lorsque mon attention fut attirée par les cris d'un jeune homme assis sur un rocher dans la grève, et qu'une pauvre femme tirait par le bras.

Je pressai le pas pour connaître la cause du conflit. Arrivé à une certaine distance, j'entendis la vieille femme qui suppliait :

—Viens, Joseph, viens, je t'en prie, ce n'est pas pour ce soir, la mouette est rentrée et n'a rien apporté, viens si tu m'aimes, viens !

—Non !... non !... puis ! non. C'est elle... Elle que je veux... oui... elle... rien qu'elle !

J'étais arrivé auprès des deux personnes, juste au moment où le jeune homme finissait sa phrase.

La vieille femme lui dit alors, en me désignant :

—Vois ce monsieur, il l'a peut être vue dans

(*) Saint-Pair, charmante station balnéaire à trois kilomètres de Granville (France), est célèbre par les pèlerinages annuels aux tombeaux de saint Grand, saint Pair et saint Seubillon. L'été, de nombreux touristes viennent habiter de coquettes villas qui s'échelonnent tout le long de la grève et font de ce petit coin normand un lieu très recherché.—H.-G.

ses longs voyages sur la mer, n'est-ce pas, monsieur ?

Je fis un signe de tête tout aussi affirmatif que négatif, puis m'adressant à la vieille femme je lui dis :

—Pourrai-je savoir de quoi il s'agit, madame ?

Hélas, monsieur ! telle fut sa seule réponse, et deux larmes coulèrent sur ses joues amaigries. Puis lâchant la main du jeune homme :

—Va pour un petit instant, dit-elle, voir si elle vient, mais dès que je t'appellerai il faudra revenir.

L'enfant joyeux ne fit qu'un bond et sauta sur un rocher voisin.

La vieille me raconta alors ce qui suit :

“ Ce pauvre innocent que vous voyez est le seul enfant qui me reste sur les six que le Ciel me donna.

“ Veuve à l'âge de trente ans, je travaillai comme une esclave pour élever ma nombreuse famille. A mesure que mes enfants furent élevés Dieu me les ravit, tous moururent entre huit et dix ans, de maladies contagieuses, gagnées je ne sais où. Il ne me restait donc plus que Joseph, sur qui j'avais reporté toute ma tendresse, lorsque Dieu me frappa d'une nouvelle et bien cruelle façon en privant cet enfant de son intelligence.

“ Voici ce qui lui arriva.

“ J'avais adopté, malgré ma pauvreté, une petite orpheline, la fille de ma sœur, une charmante enfant de dix ans. Joseph, bon et doux, l'aimait comme une sœur.

“ Il y avait à peine deux mois que l'enfant était à la maison, lorsqu'un jour, se dérobant à mes yeux, Joseph eut la fatale idée d'emmener sa cousine au bord de la mer. C'était en novembre, la plage était déserte.

“ —Si nous allions sur ce grand banc de sable, dit Joseph à sa cousine, nous pourrions peut-être trouver quelques coquillages ?

“ Hélas, monsieur, vous devinez ce qui arriva ! La mer montait, le banc de sable fut vite entouré, puis se couvrit peu à peu. Les enfants qui prenaient leurs ébats ne s'en aperçurent qu'en voyant la mer à leurs pieds ; ils se mirent alors à crier, à pleurer, à crier plus fort, mais la mer montait toujours, ils en eurent bientôt aux genoux. . . .

“ Joseph saisit alors sa cousine par la taille et voulut fuir vers le rivage, le sable lui manqua bientôt sous les pieds, il voulut nager avec son fardeau, mais sa cousine, folle de peur, gênait tous ses mouvements. Qu'advint-il après ? Personne ne le saura jamais !

“ Le soir venu, inquiète de ne pas les voir revenir, je me mis à leur recherche ; personne ne les avait vus, aucun enfant de leur âge n'avait joué avec eux ; où avaient-ils pu aller ? Enfin, une vieille femme m'avoua les avoir vus passer, se dirigeant vers la grève.

“ Je compris la fatale vérité : s'ils n'étaient pas revenus, c'est qu'ils s'étaient noyés ! Folle de douleur, j'errai toute la nuit au bord de la mer.

“ Au point du jour, un douanier, de ronde sur la plage, vint à moi en courant :

“ —Allez chez vous, madame, me dit-il, votre fils est retrouvé.

“ —Et Agnès ? répondis-je, car je l'aimais comme ma propre fille.

“ —La petite n'a pas reparu, fit tristement le douanier.

“ Je courus comme une folle jusqu'au logis ; mon petit Joseph, blanc comme la mort, était étendu inerte sur son petit lit. Deux voisines le gardaient ; de temps en temps, un mouvement convulsif agitait tous ses membres, puis il retombait inanimé, sans connaissance.

“ Lorsqu'il revint à lui, ses premières paroles furent pour sa cousine :

“ —Agnès ! Agnès ! où es-tu ? tu me par-